

# 321. Londres, Dimanche 8 mars 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Collection : [1840 \(février à octobre\) : L'Ambassade à Londres](#) - [Voir les autres notices de cette collection](#)

```
","author_name_items":"Auteurs","author_size_items":"16px","title_size_items":"16px"}}, new UV.URLDataProvider()); /* uvElement.on("created", function(obj) { console.log('parsed metadata', uvElement.extension.helper.manifest.getMetadata()); console.log('raw jsonld', uvElement.extension.helper.manifest.__jsonld); }); */ }, false);
```

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

## Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#)

## Relations entre les lettres

Collection 1840 (février à octobre) : L'Ambassade à Londres



[320. Paris, Vendredi le 6 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

*a pour réponse ce document*



[322. Paris, Mardi 10 mars 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Guizot](#)

*est une réponse à ce document*

## Présentation

Date1840-03-08

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

IncipitNos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu'on a voulu me donner à Londres.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 340, pp. 18-20.

## **Information générales**

LangueFrançais

Cote822-823, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Collation2 doubles folio

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

London, dimanche 8 Mars 1840

une heure.

Vos journaux vous donnent ce matin le projet de charivari qu'on a voulu me donner à Londres. Vous en entendrez plus de bruit que je n'en ai entendu ici. Je n'étais pas chez moi quand les douze ou quinze polissons sont venus, et ils n'ont pas même commencé, tant la police a été prompte à les chasser. Le chœur lui-même fut ici avec une rudesse très simple et très efficace. C'était douze ou quinze réfugiés, messieurs d'après le journal d'Avril. Je n'ai appris le fait que deux jours après, par le Globe. Personne ne m'en avait parlé et n'y avait pensé. J'ai été obligé d'aller aux renseignements pour savoir ce que c'était.

J'ai dîné hier chez Sir Robert Peel, un dîner bien Anglais, c'est-à-dire long, lourd et froid quoique cordial. Sir Robert a beaucoup causé avec mon voisin de droite Sir Henry Hardinge. Soldat brave et sage qui m'a plu. Je m'aperçois de jour en jour de mon progrès pour entendre l'Anglais. Je ne suis pas juge de mon progrès pour parler. Mais je vais tout simplement, et il me semble qu'on m'en sait gré.

Vous m'avez trop dit que le premier acte du dîner était très silencieux. On parle assez et c'est presque toujours moi qui me tais.

Lord Herbert, qui d'aurait pu se venir dîner  
parce qu'il étoit engagé chez Lady Holland, est venu  
à la fin, et nous avons beaucoup causé. Il est très  
intruit et d'une conversation très variée. Il vous  
répète tout ce que vous m'avez dit, cela me plaît  
de découvrir à chaque instant que vous avez raison.

M. Fox est en effet très aimable pour moi.  
Il vient tous les jours. Lord Londonderry  
est presque le seul qui ne soit pas encore venu.  
Aussi, quoique Lady Londonderry m'ait écrit un  
petit billet bien doré pour m'engager à aller  
passer la soirée chez elle après demain mercredi,  
je m'en excuse sur quelque prétexte. Le général  
Sebastiani ni personne de l'ambassade n'alloit  
jamais là. Le langage étoit trop violent contre  
nous, trop tendre pour vous. Si lord Londonderry  
vient me voir, je verrai ce que j'ai à faire. Autant  
que j'en puis juger, il ne me sera pas difficile de  
vivre en bons rapports avec le Fox sans donner  
aux whigs aucun ombrage. Je disai ce que je  
peux et je suis ce que je suis. La vérité est  
ici fort acceptée. Vous avez bien raison; c'est un  
mérite immense.

Lady Estlinston chez qui j'ai été hier soir  
en l'absence de dîner, m'a demandé en passant :  
« Connaissez-vous depuis longtemps Sir Arthur Peel ? »  
Ce n'est plus un vaut chez elle mais une petite  
soirée assez agréable.

Le dîner de  
l'heure et de  
sa figure  
son fantôme  
tendant l'oreille  
dialogue très  
surtout par  
de l'histoire  
à mesurée  
précipité de

J'ai peu  
sans statuer  
le nouveau  
ne voudrait  
On croit assés  
toute d'habitude  
vous oblige  
demandait,  
elle chance  
certainement  
manière de  
exclusif et

Le cœur  
l'avis de son  
embarras à  
semble que  
M. et l  
premier que

A Henry.

Je viens de chez Lord Melbourne. Bien mieux causé avec  
Henry et Annie. Il me plaît beaucoup, beaucoup;  
sa figure, son esprit, ses manières. Il est étendu dans  
son fauteuil, à côté de sa mère, détournant la tête &  
pendant l'oreille, il a parlé anglais, moi français.  
Dialogue très régulier, chacun à son tour, interrompu  
souvent par les sœurs. On dirait qu'il est pour vous.  
Le clavier volontiers d'affaire avec lui. Il comprend  
à merveille, sans étonnement dans le jeu, et s'agit  
presque de son propre tour.

J'ai peu à vous dire de, affaires, mêmes. Elles  
sont Nationalistes. On attend le plénipotentiaire turc,  
le nouveau cabinet français, du Salsera. L'Espagne  
ne voudrait être la première à voir une révolution.  
On croit assez ici qu'on fera voir, etc, embarrassé de  
suite d'Arthur Schellé, que si les turcs continuent  
vous obligeront à l'opérer, et la Porte vous le  
demandait, vous le feriez par honneur, mais que  
cette chance vous déplait, que vous ne voyez pas  
comment, et que vous souhaitez volontiers quelque  
manière d'échapper aux charges, sans sacrifier  
essentiel et compromettant.

Je crois vous avoir déjà dit qu'on avait grande  
envie de faire quelque chose avec vous et grand  
embarras à faire quelque chose sans vous. Il me  
semble que je vois cette disposition en progrès.

M. le Comte de Wuthenbourg sera demain près de Paris. Il  
passera quelques jours à Paris.

6

8

Lundi 9 heures.

201

J'ai dîné hier à Lambeth avec une dizaine plus agréable et plus lancant que de coutume, Lordet Lady Holland, Lord et Lady Blessington, le Duc et la Duchesse de Sutherland, Lord John Russell, M<sup>rs</sup> Charles Greville et moi. Je vous ai parlé au milieu de cette conversation. Elle s'est terminée tristement.

Je suis chez Lady Jersey où j'ai trouvé Lord Aberdeen, Lord St Albans et Lord Elliot, l'homme de Londres qui parle le mieux français. Il y a chez Lady Jersey plus de liberté, d'abandon et de façon sociable, qu'ailleurs. Mais quelle inexplicable pécuniaire que la femme ! et quel infatigable mouvement ! Elle a des tantes, des phéaux, des devoirs, des fantaisies, des volutes. C'est tout ça, ce qui lui donne cette puissance dont vous vous étonnez.

Lord Devon me paraît fort occupé de l'Empire. On voit qu'il s'occupe, et même que la charge de Secrétaire d'Etat a été donnée dans cette idée. Lord Devon est fort à la mode, me dit-on.

L'affaire du privilège des Chambres va finir par le bill de Lord John Russell. Il paraît que la Chambre des Lords l'adoptera. L'affaire des Corporations municipales d'Irlande finira aussi dans cette session. Il y aura transaction entre

matin le p  
homme à a  
que je n'en  
quand se  
Il n'est pas  
proposé à  
avec une  
longe en p  
prouvé d'au  
jours après  
parlé et  
aux voyages

J'ai de  
Anglais, cette  
beaucoup de  
hardinge et  
mappleton de  
l'anglais de  
parler. Ma  
quin même  
Plus m  
c'est lui de  
longues ma

6

8

823  
le gouvernement et l'opinion, et la Chambre des  
Lords adoptera, le Ministère me parait très, très  
malgré le, l'heure, passé, et futur. Au fond, tout  
le monde va à la barre.

J'ai à Paris aujourd'hui M. Rodet, M. de Blum,  
M. de Werthe et M. de Humblot.

Une heure.

Merci de tout ce que vous me renvoyez à Londres.  
Je suis bien aise de le savoir. J'accepte le reproche  
d'avoir un peu trop manifesté mon opinion sur  
les personnes. Je me souviens en effet de deux  
occasions où j'aurais mieux fait de ne rien dire.  
Mais je proteste contre ce qui me revient par  
faute de souvenir que j'ai tenu, et de ce  
que j'ai tenu excellent. Ceci m'apprend qu'à  
Londres, comme à Paris, on peut brouter, exagérer,  
c'est par goût, soit par dessein. Je suis sûr  
d'avoir été, dans mon langage à ce sujet, très  
réserve, ne manifestant ni inquiétude, ni  
confiance, espérant plutôt que craignant, comme  
tôt mon rôle, mais rien de plus. J'y avais  
peu, et je n'ai rien dit de cela sans y avoir  
pensé. Il ne va pas qu'on, dans ce cas, plus loin  
que je ne devrais.

Je suis tranquille. Je n'aurai point de loi à  
l'opéra. Je n'ai même pas à l'opéra. Je ne vais  
pas puisqu'il se changera à cet égard mon



habitude qui est aussi mon goût. Je suis sûr que  
le spectacle me causerait une impression pénible.  
Si vous l'ai dit souvent ; je n'ai jamais  
d'années seul ; j'ai besoin, absolument besoin de  
partager tout plaisir vif, toute émotion douce  
ou un peu saisissante. L'autre jour, après, d'innocent,  
chez Hélène, la belle fille et M. Dundas ont  
chanté, chanté presque toute la soirée pour un  
peu plaisir. N'aurai-je pas aussi le cœur  
tout à fait mal à l'aise.

Adieu. Il fait bien et bon aujourd'hui. Je  
me promènerai bien volontiers, mais je ne me  
promènerai pas. Adieu. Adieu.